

John Stuart Mill, *Essais sur Tocqueville et la société américaine*, traduction et présentation par P. Thierry, Paris, Vrin, 1994.

Sophie Jankelevitch

Volume 24, numéro 1, printemps 1997

Avez-vous lu Rawls ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027432ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027432ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jankelevitch, S. (1997). Compte rendu de [John Stuart Mill, *Essais sur Tocqueville et la société américaine*, traduction et présentation par P. Thierry, Paris, Vrin, 1994.] *Philosophiques*, 24(1), 191–193.
<https://doi.org/10.7202/027432ar>

John Stuart Mill, *Essais sur Tocqueville et la société américaine*, traduction et présentation par P. Thierry, Paris, Vrin, 1994.

Traduits sous la direction de Patrick Thierry et présentés par celui-ci, les essais de John Stuart Mill sur Tocqueville et la société américaine se présentent comme la lecture suivie et minutieuse, entrecoupée de citations, de l'ouvrage fameux de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, paru en 1835-1840. À ce titre, le livre de Stuart Mill donne lui-même lieu à plusieurs niveaux de lecture. En tant que compte rendu de l'étude menée par Tocqueville, il offre un aperçu des vues de l'historien français sur l'état et l'évolution de la société américaine et le fonctionnement de ses institutions, et livre les enseignements qu'il en a tirés. Son aspect le plus intéressant est sans doute l'éclairage qu'il projette sur la pensée de Mill lui-même, dans ses points de rencontre comme dans ses divergences avec celle de Tocqueville. Sur un plan plus général, il exprime des préoccupations communes à toute une génération de penseurs et d'écrivains qui s'interrogent sur la société post-révolutionnaire et les effets produits par l'effondrement de l'Ancien Régime, et ouvre des pistes de réflexion sur le problème de la démocratie.

C'est en effet la question de la démocratie qui semble au cœur de l'intérêt porté par John Stuart Mill aux analyses de Tocqueville. Ce qu'il en retient, c'est tout d'abord l'idée que le progrès de la démocratie est un mouvement irréversible revêtant le caractère d'une loi de nature. Il s'ensuit que « il ne s'agit pas de déterminer si la démocratie va pouvoir s'établir, mais d'en tirer le

meilleur parti quand elle s'établira » (I, p. 43). En tirer le meilleur parti, cela signifie en premier lieu identifier les bonnes, mais aussi et surtout les mauvaises tendances qui en animent le développement, afin de conjurer les menaces qui pèsent aussi bien sur le corps social dans son entier que sur l'individu. Quelles sont ces tendances, quels sont les dangers encourus et par quels remèdes est-il possible de les pallier ? Telles sont les questions que se posent Tocqueville et dans son sillage, son lecteur Mill, et auxquelles l'étude des institutions américaines fournit des éléments de réponse.

Ces interrogations prennent sens par rapport à l'inquiétude ressentie par les deux auteurs, et qu'ils partagent avec un grand nombre de leurs contemporains, face aux bouleversements politiques et sociaux consécutifs à la Révolution française. C'est sur le fond d'un certain désenchantement, pour reprendre l'expression de Max Weber, qu'il faut lire les analyses de Tocqueville et la lecture qu'en fait Mill. Pour en saisir la portée, il faut partir de la conception tocquevillienne de la démocratie. Ce terme ne désigne pas une forme particulière de gouvernement, mais un certain type de structure sociale fondée sur « l'égalité des conditions, l'absence de toute aristocratie, qu'elle repose sur des privilèges politiques ou sur une supériorité découlant de l'importance individuelle et du pouvoir dans la société » (II, p. 148). Or, le progrès de l'égalité n'entraîne pas nécessairement celui de la liberté : l'égalité peut aussi bien être une égalité dans la servitude. Dans un état de société démocratique sans institutions démocratiques, tous sont identiquement esclaves. Ainsi, le bilan de la Révolution est que tout s'est fait *pour* le peuple et rien *par* le peuple. Par ailleurs, et c'est là un souci qui travaille avec insistance la pensée de Tocqueville, la souveraineté de la majorité crée une tendance de sa part à abuser de son pouvoir. La tyrannie de la majorité est certainement le thème qui a le plus retenu l'attention de Mill. Ce despotisme s'exerce en premier lieu sur les esprits, produisant un conformisme intellectuel qui rend impossibles la mise en question de l'opinion dominante et l'expression d'opinions dissidentes, et conduisant peu à peu à l'uniformisation totale des différences individuelles. Enfin, analysant les sentiments moraux caractéristiques de l'état démocratique, Tocqueville met à jour l'intérêt comme ressort déterminant de l'action des individus. L'égalisation des conditions a pour effet de stimuler la compétition dans la recherche du bien-être maximal, ce qui entraîne le repli sur soi ; l'enfermement de chacun dans des activités lucratives affaiblit le sens de l'intérêt public que la morale de « l'intérêt bien entendu » ne suffit pas à préserver, et distend le lien social.

L'étude de la société américaine permet à Tocqueville de découvrir les conditions auxquelles la démocratie peut réellement être un facteur de bonheur et un rempart efficace contre le despotisme. Ces conditions sont en premier lieu l'existence de pouvoirs intermédiaires et d'institutions municipales, et la gestion autonome par chaque district de ses propres affaires. Mais pour que le peuple soit en mesure de s'administrer lui-même, il faut qu'une éducation adéquate l'y rende apte. Le bon gouvernement doit être celui des plus sages. Tocqueville conçoit ainsi la démocratie comme une école dans laquelle le peuple apprend à exercer le pouvoir en l'exerçant d'abord à une échelle limitée. D'autre part, seules des institutions libres où interviennent régulièrement les citoyens offrent un cadre susceptible de développer l'esprit public et l'intérêt pour les affaires de la collectivité. Dans un contexte marqué par l'isolement et la recherche individuelle du mieux-être, ces institutions sont le moyen le plus efficace pour « nourrir le patriotisme par des liens artificiels » (II, p. 180) et par là même contribuent directement au renforcement du lien social.

La portée du livre de Tocqueville est à la fois épistémologique et politique. Pour ce qui est du premier aspect, Mill, comme le rappelle P. Thierry dans son introduction, a été frappé par les possibilités qu'ouvre la *Démocratie en Amérique* aux sciences sociales. Il rapproche Tocqueville de Montesquieu à cause du souci qu'il manifeste d'ancrer toujours l'analyse sur des données matérielles. L'ouvrage ne déduit pas les effets de la démocratie sur la société à partir de principes *a priori* et d'une notion abstraite de la démocratie, mais procède par enquête, en s'appuyant à la fois sur l'observation et les lois générales de la nature humaine. C'est en termes sociologiques que le problème de la démocratie est posé. Ainsi, l'intérêt du livre aux yeux de Mill est moins dans les conclusions auxquelles parvient l'auteur que dans la démarche qu'il met en œuvre pour y parvenir.

En ce qui concerne le second point, la réflexion de Tocqueville est centrée sur la relation problématique entre les progrès de la démocratie et la cohésion sociale. Mill, s'il partage les inquiétudes de Tocqueville, se situe dans un horizon de pensée assez différent de celui de l'historien. Tout en dénonçant les risques de despotisme de la majorité et d'oppression de l'individu par la masse, celui-ci se montre sensible à l'égoïsme social engendré par l'individualisme et voit dans les associations et les institutions, groupements où l'esprit public peut se renforcer, un palliatif à ce danger. Mill, au contraire, érige l'individu en valeur absolue, ce qui le conduit à défendre l'existence d'une sphère privée dans laquelle la société ne peut en aucun cas intervenir. Tout groupement semble constituer à ses yeux une menace pour l'individualité. C'est par cet individualisme radical qu'il répond aux interrogations générées par l'avancée de la démocratie et qu'il se distingue peut-être le plus nettement de Tocqueville.

Sophie Jankelevitch
IUFM du Val d'Oise
